

## RE-GARDE

C'est une histoire de regards, de va-et-vient entre le modèle et Astrid de La Forest, de ce qui échappe à l'une pour être capturé par l'autre, dans une danse où l'on ne sait plus qui mène qui. Où, abasourdis par cette intimité dévoilée, nous entrons à notre tour dans le mouvement.

Il n'y a pas d'impudeur dans l'intimité dévoilée. Le geste de l'artiste est doux pour peindre le visage, la chevelure brune, le corps et la robe à col rond de Nadia. Non, cette intimité-là a valeur d'abandon. Elle se place dans le silence qui émane de ce face-à-face, paupières baissées pour Nadia, regard aigu pour celle qui encre. Dans l'épaisseur et la profondeur qui se créent, on est happé.

L'abandon exige de déposer les armes, de se tenir à la lisière de soi, et de contempler ce qui surgit. Lumière ou ténèbres, Astrid de La Forest les peint.

Le chemin vers ces *Figures* est en forme de retour à soi.

À vingt-quatre ans, après avoir réalisé son premier monotype pour l'affiche d'*Ivanov* de Tchekhov mis en scène par Patrice Chéreau, Astrid de La Forest part plusieurs mois à New York. Commence alors pour l'artiste une période où elle va peindre à la volée les habitants de cette ville encore inconnue d'elle. Dans les bars, le métro, les boîtes de nuit. Partout, la découverte de la ville se fait à grâce aux expressions des visages captées, puis couchées sur du papier. Plusieurs carnets sont remplis d'encres et d'aquarelles. Une ville à soi.

Astrid de La Forest dérobe, s'empare, re-garde.

On sent dans ces premiers portraits qu'il y a déjà une quête plus profonde, un questionnement métaphysique. Qui sont-ils ? À travers eux, qui suis-je ?

C'est grâce à ces carnets qu'elle va rencontrer une journaliste de FR2, qui travaille au service judiciaire du journal télévisé de 20 heures. Pendant une dizaine d'années, Astrid de La Forest va peindre les procès se déroulant à huis clos pour la chronique quotidienne du journal. Avocats, accusés, juges, jurés, témoins, tous sont dessinés. L'exigence de cet exercice, la rapidité, la ressemblance, la solennité des instants, l'immersion dans les profondeurs les plus sombres de l'âme humaine vont marquer pour toujours l'œuvre de l'artiste.

Peu de temps après New York, elle séjourne pendant deux mois au Japon pour suivre une troupe théâtrale. Elle y tire le portrait de 650 Japonais. Là aussi, elle est obligée d'aller vite, de peindre d'un geste, de trouver l'expression qui définit la personne, la distingue.

Après des centaines de dessins judiciaires, couvrants notamment les procès d'Action Directe, de Touvier ou d'ETA, Astrid de La Forest décide de s'essayer à d'autres techniques.

À trente-trois ans, dans les ateliers parisiens Lacourrière Frélaud, elle s'initie à la pratique de la gravure et du monotype. Elle prend alors son envol. Sur ses premières gravures à l'eau-forte et aquatintes figurent des champs arides et griffés en grands formats. S'y déploient une austérité et un rythme soutenus. Astrid de La Forest part à la conquête des paysages.

À travers le monde, au gré de ses différentes résidences d'artistes au Japon, en Tasmanie, en Irlande, en Italie, elle peint ce qu'elle voit, couvre des cahiers de montagnes et d'arbres dépourvus d'humains. Le bleu de la mer, la profondeur du ciel, le désespoir des tournesols brûlés, l'élégance des grands pins. Astrid de La Forest envisage les paysages dans ce qu'ils recèlent de plus silencieux, de puissant. D'intériorité.

Elle fait face à la nature avant d'en venir à l'animal.

Et puis lentement, elle apprivoise pigeons, loups, chèvres, hérons. Ils sont croqués, puis gravés au carborundum. Cette technique lui offre la possibilité d'un geste complètement libre.

Au début des années 2000, Astrid de La Forest dessine chaque jour sur le vif des singes au Jardin des Plantes à Paris. Ils ont le regard doux. On sent l'élasticité de leurs membres. Il y a une agilité dans le rendu de cette nature si vivante. *Le singe bleu, Le mendiant, La mère et le fils*. Certains des titres présagent une figuration humaine.

Après la période des singes, il y aura d'autres montagnes à traverser, d'autres paysages dont il faudra s'emparer. Avant qu'une femme, Nadia, avant que le modèle ne gagne l'espace tout entier de la feuille.

### *Figures.*

Pour la première fois, ces portraits ne sont pas l'illustration d'une commande, mais bien l'œuvre singulière de l'artiste, à l'affût du mystère de la création et de la source de sa propre inspiration.

Nadia est assise, debout, de face, de trois quarts, elle nous regarde, elle a les paupières baissées. Nadia respire, elle est belle, il y a quelque chose en elle de délié, de gracieux, de puissant aussi. On le voit.

Pendant les séances de pose, Astrid de La Forest peint à l'encre sur du papier de Chine de grandes dimensions (140 x 75 cm). En bleu indigo, en rouge vermillon. Le geste du pinceau est rapide, fluide. Il n'esquisse pas, il n'évite pas. Il perce le secret de cette femme. En douceur.

Ce qui émane de ce papier de Chine si fin, de la rencontre entre ces deux femmes, l'artiste et le modèle, c'est une infinie délicatesse de l'approche. Il n'y a plus ni montagnes, ni arbres, ni animaux. Il y a ce face-à-face, l'une observant l'autre, et nous bouleversés de la quiétude de ce regard échangé. Une étreinte invisible.

Astrid de La Forest choisit ensuite, parmi ces portraits, ceux qu'elle va maroufler sur du papier Arche. Puis, elle encre sa plaque, la griffe et effectue plusieurs passages sous la presse.

Nadia gagne alors en intensité de noir. Quelque chose en elle se creuse, les ombres se marquent. L'artiste souligne un détail et ce faisant invite notre œil dans le pli de la robe, dans la prière des mains jointes, dans le tourbillon des boucles de la chevelure. Nous croyons dévisager Nadia, alors que c'est elle, dans un subtil mouvement de regard, qui nous dénude.

Léonor de Récondo  
septembre 2020